



Prologue

La ville d'en face

Prologue: la ville d'en Face

année 698 Ab Urbe Condita (56 avant J.-C.)

Le soleil de midi embrasait la côte ligure d'une lumière éclatante. Deux silhouettes, dressées sur la hauteur, contemplaient l'immensité bleue de la mer, sombre et profonde, qui tranchait sur le vert dense des forêts de pins tapissant l'arrière-pays.

En contrebas, le promontoire rocheux d'Antipolis s'avancé fièrement dans les eaux claires. La petite ville et comptoir massaliote, ramassée sur elle-même, occupait la partie la plus élevée de l'anse. Ses murs de pierre blanche luisaient au soleil, entourant un labyrinthe de ruelles et de maisons aux toits rouges. À l'extrémité nord, dans la petite anse, le port bruissait d'activité. Sur les quais, des hommes torse nu, bronzés par le soleil, déchargeaient les amphores et les ballots débarqués des navires. Des marchands grecs en tuniques de lin négociaient avec des commerçants locaux, leurs voix se mêlant aux cris des mouettes. Non loin, des matelots s'affairaient à réparer les voiles, tandis que des pêcheurs ligures, reconnaissables à leurs braies et leurs manteaux de laine, débarquaient leurs prises du jour dans des paniers d'osier.

Tout près des entrepôts, des esclaves courbés sous la charge avançaient sous l'œil des contremaîtres. L'odeur

âcre du garum se mêlait à la résine et à l'huile d'olive, formant ce parfum typique des ports méditerranéens.

Au-delà d'Antipolis, la côte s'étirait en une suite de criques et de plages, où quelques barques de pêche voguaient près du rivage, tandis que plus au large, les voiles gonflées des pentécontores grecs et des navires romains se dirigeaient vers le port ou le quittaient.

Sur la colline la plus haute de la presqu'île, dominant la mer et la ville, deux femmes se tenaient face à l'horizon.

La première, grande et athlétique, scrutait la ligne bleue, arc en main, prête à bondir. À ses côtés, une femme majestueuse en péplos contemplait la cité, les traits marqués par une sagesse ancienne. Le vent jouait dans leurs cheveux, mêlant l'odeur du sel, du pin et des herbes sauvages, tandis que le chant des cigales résonnait, vibrant hymne à la chaleur de l'été.

Le silence fut rompu par la voix de la femme au port souverain. Son regard gris embrassait la ville au loin.

— C'est une belle petite ville, souffla-t-elle. Tu devrais être moins sévère avec eux.

La chasseresse serra son arc, le regard dur.

— Ils doivent se réveiller, sinon ils seront submergés. Les anciennes croyances s'effacent, Rome avance, la tradition hellénique s'éteint.

Antipolis

Un sourire doux effleura les lèvres de la femme en péplos.

— Vraiment ? Les Romains honorent les mêmes dieux, sous d'autres noms. Le monde change, il nous faut changer avec lui. Notre influence n'est plus aussi pertinente.

La chasseresse lança un regard de défi, une flamme dans les yeux.

— Peut-être. Mais je veux un sursaut. Je veux revoir le temps des héros. Pour cela il faut provoquer ce sursaut.

— Ce temps est passé, répondit la femme calmement. Désormais, ce sont les politiques et les généraux qui tiennent le destin du monde.

— Peut-être, admit la chasseresse. Mais je tenterai ici de raviver la flamme.

La femme en péplos soupira, l'inquiétude dans le regard.

— Pourvu que tu ne détruises pas tout... Les hommes te vénèrent ici plus qu'ailleurs.

Le vent s'intensifia, faisant frémir les pins comme si la nature elle-même répondait à cet échange. D'un bond, la chasseresse disparut entre les rochers.

Restée seule, la femme majestueuse contempla la ville.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, ma sœur, murmura-t-elle. Si je peux te guider et t'aider, je le ferai. Tu n'es pas seule, ma sœur.

Elle regarda par delà les sables du temps pour prendre toute la mesure de ce qui fut.

Au loin, la mer brillait sous le soleil, la brise portant jusqu'à elle les échos du port d'Antipolis. Immobile, elle semblait porter sur ses épaules le poids du destin de la cité.

automne année 683 Ab Urbe Condita (71 avant J.-C.)

15 ans plus tôt

La pluie tombait drue depuis deux jours sans relâche, juste avant les célébrations en l'honneur d'Artémis, protectrice d'Antipolis.

De mémoire d'homme, jamais la cité n'avait connu des pluies aussi abondantes.

Comme à chaque événement extrême, les habitants se demandaient s'ils n'avaient pas offensé les dieux.

Les ruelles étroites s'étaient changées en torrents.

Les habitants, calfeutrés chez eux, voyaient certaines maisons du bas de la ville emportées par les eaux.

Les survivants s'étaient réfugiés en haut du promontoire, là où la petite agora offrait un abri sommaire sous la stoa.

Une vingtaine de familles, blotties dans des couvertures humides sauvées à la hâte, grelottaient tandis que les enfants pleuraient.

Antipolis

Le chef de la milice arriva, dépêché par l'archonte. Il devait les chasser, mais il hésita, resta un instant avec eux sous la pluie.

— Qu'avons-nous fait aux dieux pour qu'ils se vengent ? gémit une mère serrant son enfant. Que notre déesse soit miséricordieuse !

Le garde resta silencieux, observant le petit temple en construction, balayé par les paquets d'eau.

Les prêtres et la grande prêtresse s'étaient réfugiés dans la demeure des Theron, l'une des familles les plus influentes d'Antipolis.

Demain devaient commencer les festivités de la déesse, mais la tempête semblait vouloir tout arrêter.

Le Néocore, la grande prêtresse et l'archonte délibéraient à l'abri, loin du tumulte.

Dans une petite maison, plus bas dans la ville, un hurlement déchira soudain le silence imposé par la tempête, pareil à un coup de tonnerre.

Dans la pièce principale, une jeune femme au ventre rebondi était allongée sur une pailleasse.

Le froid et l'humidité régnaient malgré le faible feu qui peinait à réchauffer l'âtre.

Près d'elle, une femme aux vêtements élégants, trempés par la pluie, contrastait avec la modestie du logis.

Elle tentait de soulager la future mère, dont les cheveux

sombres collaient à son visage ruisselant de sueur après des heures d'attente.

— L'enfant tarde à venir. Nous aurions besoin des prières à Artémis... Mais le temps nous manque. Viens, ma fille.

Elle s'adressait à une jeune femme en robe d'initiée, une vingtaine d'années à peine.

— Prépare tout ce que tu as appris au temple. Nous ne serons que nous deux, pas d'aide extérieure. Cet enfant n'a pas été approuvé par la déesse... Mais nous ferons tout pour qu'elle change d'avis.

La jeune femme hocha la tête, attentive.

— Oui, mère. Je prépare l'eau, les herbes, les prières.

Elle se pencha vers le feu où chauffait lentement une marmite. D'un petit sac, elle sortit feuilles de sauge, camomille et linge propre.

Elle déposa une statuette d'Artémis Eileithyia sur le petit autel, à côté d'une branche d'olivier. Les gestes étaient précis, presque rituels.

Dans un bol, elle fit brûler une poudre parfumée qui emplit la pièce d'une odeur apaisante.

Entre deux gémissements, la parturiente éclata d'un rire nerveux.

Antipolis

— Je vais mourir... Je ne mérite pas de vivre après ce que j'ai fait.

La jeune femme tressaillit, le visage fermé par la douleur.

— Ce n'est pas à toi d'en décider. Seule la déesse tranchera — et je compte bien la convaincre.

Elle frictionna doucement le ventre de la future mère avec de l'huile d'olive tiède.

Commencèrent alors, à deux voix, une litanie rythmant la respiration de la souffrante.

Entre les prières, la jeune femme surveillait l'état de la parturiente, puis glissa une main sous la robe.

— C'est le moment.

La jeune initiée releva doucement la parturiente, l'aidant à s'asseoir pour faciliter la venue de l'enfant.

Un nouveau coup de tonnerre fit trembler la maison.

Dans la douleur et la détermination, l'enfant naquit, poussant un cri — défi ou adoration lancé à la déesse qui l'autorisait à voir le jour.

La jeune initiée trancha le cordon avec un couteau de bronze chauffé, puis nettoya l'enfant de sel et d'huile d'olive.

La jeune mère, épuisée, prit néanmoins le poignet de la dame qui l'avait soutenue.

— Merci, Sophia. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait ce soir.

Sophia ne répondit pas, occupée à finir la toilette de la mère.

— Kalliope, nous enterrerons le placenta sous la maison dès que le temps s'y prêtera.

Elle adressa un signe à sa fille.

Sophia ouvrit la porte pour faire entrer le frère de la jeune mère, qui attendait dehors. Mais à la place, elle se retrouva face à deux miliciens, accompagnés du Néocore et de l'archonte en personne.

Sophia recula vivement. L'arrivée de tels personnages n'annonçait rien de bon.

L'archonte pria Sophia de se retirer. Elle rejoignit Kalliope, qui tenait encore l'enfant à l'autre bout de la pièce. Glaukos, le Néocore, prit la parole :

— La prêtresse a parlé. Les dieux sont en colère contre la ville. Cette femme a commis un blasphème contre Artémis : elle avait fait vœu de rester vierge et pure pour la servir, mais elle s'est souillée. Voilà pourquoi Artémis nous punit de sa colère ! Le ciel veut laver

l'affront. Il a été décidé, avec l'accord de Menandros, notre grand magistrat, que cette créature impie doit être exilée.

Sophia blêmit en entendant la sentence. Les deux miliciens, hésitants, saisirent la jeune mère. L'archonte, visage fermé, resta en retrait.

Sophia voulut intervenir, mais le milicien l'arrêta d'un geste. Elle reconnut l'homme, lut la peine dans son regard — mais il était tenu par son devoir. Elle s'immobilisa.

— Menandros, vous ne voyez pas que c'est de la folie ?

Pas de réponse. C'est Glaukos qui poursuivit :

— La prêtresse a validé la décision et l'approuve. Si la ville veut survivre, Thais doit partir.

— Dans son état, sous la tempête, elle ne survivra pas ! C'est la condamner à mort !

Les miliciens relevèrent Thais pour l'emmener.

— Prenez l'enfant, donnez-le à sa mère : il doit partir aussi.

Sophia s'interposa devant le milicien qui voulait arracher l'enfant à Kalliope.

— Non ! Pas l'enfant ! Il est né le jour de la déesse, c'est un signe sacré !

— Tu n'es plus prêtresse, Sophia. Tu n'as plus voix au temple.

Glaukos s'approcha pour saisir l'enfant, mais une main l'arrêta net.

Menandros fit un signe de tête :

— L'enfant reste.

Glaukos soutint son regard avec défi, mais dut s'incliner. Thais, trop faible pour résister, ne protesta pas.

En passant devant Glaukos, elle le fixa longuement — puis lui cracha au visage.

D'un geste réflexe, il la gifla violemment.

Elle soutint son regard jusqu'au bout.

— Que la déesse te punisse ! lâcha-t-elle d'une voix rauque.

Sophia se tourna vers Kalliope.

— Emmène l'enfant chez nous. Prends soin de lui.

Malgré la pluie, le vent et le tonnerre, la procession s'engagea dans les rues boueuses jusqu'à la porte sud.

On ouvrit les battants : Thais fut jetée dehors sans

Antipolis

ménagement.

Sophia la regarda disparaître dans le rideau d'eau. La porte se referma sur elle.

— Que la déesse nous bénisse, souffla Glaukos.

Chacun s'éloigna vers sa demeure, peinant dans la boue.

Sophia, restée sur le seuil, aperçut Glaukos au sommet du promontoire.

Son pied glissa : il dévala la pente, sa tête heurta violemment une pierre.

Il mourut là, dans la boue, sous l'orage.

Le lendemain, le soleil brillait à nouveau sur Antipolis. Les dégâts dans la ville étaient considérables.

Chacun y allait de son explication sur la fin de la tempête.

Certains affirmaient que l'exil de Thais avait apaisé les dieux ; d'autres murmuraient que la mort de Glaukos n'était rien d'autre que la vengeance d'Artémis elle-même.

Et lorsque, quelques jours plus tard, la prêtresse d'Artémis tomba subitement malade puis mourut, le mystère ne fit que grandir.

Le maître de maison, Philocrates Kallistratides, époux de Sophia, adopta la fille de Thais.

Le dixième jour, selon la coutume grecque, la jeune fille reçut un nom : Lysandra.